



*...Une grêle de coups de poings et de coups de
cannes s'abattait sur sa tête et sur ses épaules*

C. I.

LIVRAISON 69



CHAPITRE LXXVIII.

UNE TERRIBLE ACCUSATION.

— Comment, c'est vous, ma chère Lucie ?..... De si bonne heure ?..... Que vous est-il donc arrivé ?

Mme Picquart regardait avec stupeur son amie qui venait de se présenter chez elle.

— Est-ce que votre mari est encore là ? interrogea Mme Dreyfus sur un ton d'anxiété fébrile.

— Oui..... Il est en train de déjeuner.....

— Excusez-moi..... Je comprends bien à quel point je vous dérange..... Mais il faudrait absolument que je parle au colonel.....

— Vous ne nous dérangez pas du tout..... Nous sommes toujours très contents de vous voir, quelque soit l'heure..... Venez dans la salle à manger.....

En voyant entrer Mme Dreyfus le colonel Picquart se leva de table avec empressement.

— Veuillez me pardonner d'être venue à une heure aussi matinale, colonel, commença Lucie d'une voix tremblante. Mais je tenais absolument à vous parler avant que vous vous rendiez au Ministère.....

— Je suis toujours à votre disposition, Madame Dreyfus répondit très aimablement l'officier et je serai heureux si je peux vous rendre quelque service.....

Ce disant, il offrait un fauteuil à Lucie qui y prit place en faisant des efforts surhumains pour contenir l'extrême agitation à laquelle elle était en proie.

— Je ne sais plus que faire, colonel, reprit-elle. Je suis venue à vous parce que vous êtes un de ceux qui ont eu pitié de mon pauvre mari... Vous savez qu'on l'a transporté à l'Ile du Roi, je suppose.....

— En effet, Madame.....

— Mais ce que vous ne savez sans doute pas, colonel c'est que, en gare de La Rochelle, il est arrivé une chose tout-à-fait inouïe, réellement scandaleuse !.... Les gendarmes qui escortaient mon pauvre Alfred l'ont abandonné durant plusieurs minutes à la fureur d'une foule de plusieurs centaines de personnes déchainées contre lui et qui l'aurait sans doute tué si je n'avais été là et que je ne lui eusse fait un rempart de mon corps !... On n'a pas osé le condamner à mort, mais comme vous voyez, on n'en cherche pas moins à se débarrasser de lui d'une façon définitive.....

Puis tandis que le colonel Picquart la regardait avec un air stupéfait, elle se mit à lui faire un récit détaillé de ce qui s'était passé la veille.

La malheureuse acheva son récit dans un déluge de larmes.

— Il avait le visage tout ensanglanté, conclut-elle. Et ils l'ont emmené dans cet état pour le faire embarquer comme si rien n'était arrivé..... Mon pauvre Alfred ! Je crains qu'il ne pourra survivre longtemps aux mauvais traitements qu'on lui inflige, et c'est sans doute cela qu'on veut..... Mais alors, si on veut qu'il meure pourquoi ne l'a-t-on pas condamné à être fusillé ?..... Cela aurait été beaucoup plus simple et infiniment moins cruel !

Le colonel Picquart reprit enfin la parole et déclara sur un ton de conviction absolue :

— Vous vous trompez, Madame Dreyfus..... Cette

odieuse manifestation n'a certainement pas été voulue par l'autorité supérieure... Je puis vous garantir cela d'une façon formelle.....

Lucie eut un tragique éclat de rire.

— Dans ce cas, fit-elle, — pourquoi a-t'on fait voyager mon mari sous la garde d'une escorte insuffisante pour le protéger ?..... J'ai pu voir moi-même que les gendarmes n'ont presque pas résisté à l'assaut de la foule et qu'ils ont assisté avec une parfaite indifférence aux sévices dont on accablait mon malheureux époux..... Je suis persuadée de ce qu'ils n'auraient absolument rien fait pour l'empêcher d'être mis à mort si je n'étais pas arrivée à temps.....

— A mon avis, ce que vous venez de me raconter doit avoir eu lieu à la suite d'un complot monté de toute pièces, mais où le gouvernement n'est assurément pour rien. Je m'occuperai moi-même de faire entreprendre une enquête à ce sujet....

Lucie se leva et serrant la main de l'officier, elle lui dit d'une voix vibrante d'émotion :

— Si vous avez encore un peu d'amitié pour mon pauvre mari, je vous supplie d'intervenir pour qu'on m'accorde l'autorisation de me rendre le plus tôt possible à l'Ile du Roi et de m'y installer d'une façon définitive de façon à ce que je puisse être près de mon mari..... Autrement, s'il demeure privé de mes soins et de mon affection, il ne tardera pas à succomber. Et il faut qu'il vive, ne serait-ce que pour nos enfants qui, eux, ne peuvent certainement pas être suspects de trahison envers la Patrie !

— Vous pouvez compter sur moi, Madame, répondit le colonel, je ferai certainement tout mon possible pour obtenir que vous puissiez vous installer à l'île du Roi et voir fréquemment votre mari.

— Je savais bien que ce ne serait pas en vain que je ferais appel à votre générosité, colonel ! s'exclama la

jeune femme avec un accent de gratitude émue....

— Il serait bon que vous veniez tout de suite avec moi, reprit l'officier. Je vous présenterai au général Zurlinden à qui vous pourrez exposer vous même votre désir.

— Et vous croyez que ce Monsieur ne se montrera pas cruel et inflexible comme le général Mercier ?

— Non..... Zurlinden est un homme bon et généreux. Je suis convaincu de ce qu'il vous écoutera avec la plus grande attention et avec la plus grande bienveillance.....

— Mais..... ne craignez vous point que par le seul fait de la haute position qu'il occupe, il se trouve, en quelque sorte contraint de se comporter à peu près de la même façon que le général Mercier ?

Picquart hocha la tête avec une affectueuse bienveillance et répondit :

— Je crois que vous voyez les choses un peu trop en noir, Madame.....

— Cela n'est-il pas assez compréhensible après tout ce qui est arrivé ?

— Oui..... Evidemment..... C'est tout-à-fait compréhensible... Mais, malgré tout, je ne pense pas que la situation soit aussi désespérée que vous en avez l'impression... La France est un pays généreux et, quand il s'y commet une injustice, elle ne tarde pas à être réparée...

Lucie Dreyfus ne pût s'empêcher de sourire et d'admettre que cela était incontestablement vrai, du moins si l'on s'en rapportait aux enseignements de l'histoire.

— Voulez-vous que nous partions tout de suite ? proposa le colonel.

Mais Mme Picquart insista pour que Lucie prenne au moins une tasse de thé, car il était facile de deviner quelle ne devait pas avoir pensé à déjeuner ce matin-là.

La jeune femme accepta d'autant plus volontiers qu'elle tenait à ce que le colonel finisse tranquillement sa collation que son arrivée avait interrompue.

Enfin, après s'être un peu restaurée et calmée, elle prit congé de Mme Picquart et sortit avec l'officier pour l'accompagner au Ministère de la Guerre.

CHAPITRE LXXIX

UN NOUVEAU MYSTÈRE.

Le colonel Henry s'était mis au travail avec un grand enthousiasme et une grande assiduité. Le matin, c'était toujours lui qui arrivait le premier au bureau et c'était aussi lui qui en sortait le dernier le soir.

Ce jour-là, il était, comme de coutume, absorbé dans sa besogne quand un soldat de planton entra dans son bureau et lui annonça :

— Mon colonel, le général Boisdeffre désire vous voir tout de suite.....

— Bien.....

Quelques instants plus tard, le colonel se présentait devant son chef qui lui adressa un coup d'œil froid et sévère.

— Je vous ai fait appeler — lui dit-il — parce qu'il est arrivé une chose incroyable.....

— Une chose incroyable ? répéta Henry en fronçant les sourcils.

— Oui..... L'on aurait pu croire que, en condamnant le capitaine Dreyfus, nous nous étions débarrassés du traître qui vendait à l'Allemagne les secrets de notre Etat Major, mais il paraît que nous nous sommes trompés.....

— Je ne comprends pas bien, mon général... De quoi s'agit-il au juste ?

— Vous allez me comprendre tout de suite..... Je viens d'apprendre que les plans des nouvelles fortifications de Verdun se trouvent déjà entre les mains de l'Etat Major allemand.....

Le colonel pâlit.

— Serait-ce possible ? balbutia-t'il après quelques instants.

— C'est comme je vous le dis.....

— Je peux à peine le croire général.....

Boisdeffre prit une feuille de papier qui se trouvait sur son bureau et il la tendit à son subordonné en lui disant :

— Tenez..... Lisez vous-même.....

Henry s'empressa d'obéir.

Quand il eut terminé sa lecture, il demanda :

— Ne pensez-vous pas, mon général, que notre correspondant de Berlin puisse se tromper ?... Je n'arrive pas encore à comprendre comment une telle chose aurait pu se faire.....

— Moi, par contre, je comprends parfaitement... Ou bien il y a parmi nous un autre traître ou bien le seul qui existe n'est pas Dreyfus et, dans ce cas, on a commis une impardonnable erreur en condamnant ce dernier.....

Henry ne savait pas quoi répondre. Tout à coup, le général se leva, s'approcha de lui et se mit à le regarder fixement dans les yeux.

— Colonel, dit-il alors, — les plans des fortifications de Verdun ont été préparés par vous, n'est-ce pas ?

— En effet, mon général.....

— Alors expliquez-moi, comment il est possible qu'on vous les ait volés.....

À ces mots, le colonel réagit avec véhémence.

— Ce que vous dites-là ne correspond pas à la vérité,

mon général ! s'exclama-t'il. Pour la bonne raison que ces plans sont toujours en ma possession.....

— Vraiment ?

— Certainement..... Ce matin encore je les ai regardés pour me rappeler quelques détails que j'avais oubliés. Si vous voulez, j'irai les chercher tout de suite.....

Boisdeffre demeura perplexe pendant quelques instants. Puis, après une brève réflexion, il s'exclama :

— Dans ce cas il faut croire que quelqu'un aura pris une copie de ces plans.....

— Pour qu'on en ait pris une copie, il aurait fallu que l'on sâche où ils étaient... Or, personne n'a jamais été informé de ce qu'ils se trouvaient en ma possession.....

— Etes-vous bien sûr de cela, colonel ?

— Je pourrais en jurer.....

Mais au même instant, Henry se souvint de cette nuit où Amy Nabot était venue lui faire une visite inattendue, puis s'était éclipsée pendant qu'il cuvait le champagne qu'il avait absorbé en quantité exagérée.

Était-il possible que.....

Non..... Vraiment cela était une supposition ridicule. Amy Nabot était très patriote.....

Et comme pour se soustraire à cet horrible soupçon, il reprit à voix haute :

— Je puis vous affirmer de la façon la plus formelle mon général, que ces documents n'ont pas cessé un seul instant d'être en ma possession et que personne n'a pu les voir.....

— Dans ce cas, mon cher ami, il me reste seulement à vous dire que tout ceci n'est pas très flatteur pour vous !

— Mon général..... J'espère que vous n'allez quand même pas croire que.....

Boisdeffre, l'interrompit d'un geste.

— Je ne crois rien du tout..... Je me borne à constater les faits.....

— Le fait est, pourtant, mon général, que les paroles que vous venez de prononcer ont tout l'air de comporter un soupçon à mon égard..... Un soupçon que je pourrais considérer comme une grave offense.....

— Considérez tout ce que vous voudrez..... Mais vos considérations et vos protestations ne peuvent supprimer cette vérité qu'une nouvelle trahison a été commise.... Et si tout ceci parvient à la connaissance de la population qui est actuellement satisfaite par la condamnation de Dreyfus, que va-t'il arriver ?.... Nous allons nous trouver contraints de procéder à une révision du procès et si l'innocence de Dreyfus finit par être démontrée, nous nous trouverons en bien embarrassante posture.....

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte

— Entrez ! cria le général.

C'était l'officier de service qui venait annoncer la visite du colonel Picquart.

— Bien..... Faites le entrer, ordonna Boisdeffre.

Et quand le visiteur fut introduit, il le salua avec effusion.

— Vous arrivez juste au bon moment, colonel ! lui dit-il. Vous êtes sans doute déjà au courant de ce qui est arrivé..... Qu'en pensez-vous ?....

Picquart hocha la tête et lança un coup d'œil indéfinissable à Henry qui était devenu pâle comme un mort, puis il répondit :

— Vous savez très bien, mon général, que je n'ai jamais cru à la culpabilité de Dreyfus... Ce qui vient d'arriver ne saurait donc m'étonner puisque cela ne fait que confirmer ce que j'avais supposé, c'est-à-dire que le véritable traître n'avait pas encore été démasqué.....

Le général demeura quelques instants pensif. Puis il murmura :

— Oui, évidemment..... Mais maintenant, que devons-nous faire, selon vous ?

Avant que Picquart ait pu répondre, le colonel Henry s'avança vers le général et s'exclama sur un ton de seraine fermeté :

— Je demande qu'il soit procédé contre moi aux termes de la loi, mon général..... Je sens que je suis soupçonné et je requiers l'ouverture d'une instruction judiciaire.

Boisdeffre l'avait écouté sans détacher son regard de Picquart.

— Qu'en dites-vous, colonel ? demanda-t'il.

— Selon moi, il ne faut négliger aucun moyen de découvrir le vrai coupable..... Cependant, il conviendrait de ne point précipiter les choses comme il a été fait à l'égard du capitaine Dreyfus et, par dessus tout, je crois qu'il faudrait se montrer extrêmement discret, de façon à éviter que la population apprenne quoi que ce soit jusqu'à ce que le moment opportun soit venu.....

Le général ne répondit pas tout de suite. Il demeura un long moment absorbé dans une profonde méditation, puis, finalement il releva la tête et dit :

— Vous avez raison, colonel Picquart.....

Et sans plus rien ajouter, il congédia les deux officiers.

Une demi heure plus tard, le colonel Henry sonnait à la porte de l'appartement d'Amy Nabot.

— Que désire Monsieur ? lui demanda la servante qui vint lui ouvrir la porte.

— Est-ce que Madame n'est pas à la maison ?

— Non..... Madame est en voyage.....

— Ah ?

— Madame n'a donc pas informé Monsieur de son départ ?

— Si elle m'avait informé de son départ, je ne serais pas venu la chercher ici..... Où est elle allée ?

La domestique haussa les épaules.

— Je n'en ai aucune idée, Monsieur, fit-elle. Tout ce que je sais, c'est que Madame est partie précipitamment avec le colonel Esterhazy.

L'officier ne put s'empêcher de serrer les poings et de froncer les sourcils.

Esterhazy !

Sans dire un mot de plus, le colonel tourna le dos à la servante et redescendit l'escalier.

La domestique le suivit du regard en se penchant par dessus la rampe. Quand il eut disparu, elle murmura :

— J'ai comme une idée que ça va mal finir, tout ça !

Sorti de la maison, Henry se mit à se promener le long des rues, sans savoir où il irait.

Le soupçon de ce que son amie n'était pas étrangère à cette nouvelle trahison que le général Boisdeffre venait de découvrir se précisait de plus en plus dans son esprit.

Mais comment arriver à savoir la vérité ?

Plongé dans de profondes réflexions, il ne s'était pas rendu compte de ce qu'il était arrivé devant la maison où habitait Esterhazy.

Se voyant aussi près de la demeure de son rival, il monta jusqu'au premier étage où se trouvait l'appartement du comte. Il tira la sonnette à plusieurs reprises mais personne ne vint lui ouvrir.

Alors, il se décida à retourner à son bureau pour continuer son travail, mais il ne lui fut pas possible de détacher sa pensée des soupçons qui le torturaient.

Amy Nabet !... Esterhazy !... Esterhazy !... Amy Nabet !... Esterhazy !... Les plans de fortifications de Verdun !....

Enfin, il se leva d'un bond, courut au téléphone et se mit en communication avec le bureau du personnel de l'Etat-Major pour demander où se trouvait Esterhazy.

On lui répondit que le colonel avait obtenu la permis-

sion de s'absenter quelques jours.

Henry retourna s'asseoir à sa place.

Ses soupçons à l'égard du couple augmentaient de plus en plus.

CHAPITRE LXXX.

NOSTALGIE.

Après tant de chagrins et tant d'émotions, Mathieu Dreyfus voulut profiter d'un moment de répit pour se rendre chez Schwartzkoppen avec l'intention de revoir Brigitte de qui il n'avait plus eu de nouvelles.

Le jeune homme fut reçu par Mme von Schwartzkoppen qui lui dit que son mari était absent et l'invita aimablement à prendre une tasse de thé avec elle.

— Comment allez-vous, Monsieur Dreyfus, lui demanda-t'elle ensuite. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point nous avons été chagrinés de la mauvaise nouvelle annoncée par les journaux au sujet de votre frère !... Croyez bien, cependant, que nous demeurons toujours persuadés de son innocence et nous espérons bien que cette lamentable erreur ne tardera pas à être réparée dans la mesure du possible.....

— Je vous suis infiniment reconnaissant de ces bonnes paroles, Madame von Schwartzkoppen, répondit Mathieu. Le sort de mon frère est vraiment terrible..... Mais je ne suis pas venu pour me plaindre du malheur qui nous a frappés..... Je voulais surtout m'informer de la santé de Mademoiselle von Sheden..... Depuis quelques temps, je ne sais plus rien d'elle.....

A ces mots, Mme von Schwartzkoppen parut quelque peu embarrassée.

Après une brève hésitation, elle répondit :

— Ma nièce n'est plus à Paris, Monsieur Dreyfus..... Elle est retournée en Allemagne avec son fiancé.....

Mathieu devint très pâle et, d'une voix mal assurée, il s'exclama :

— Comment ?... Mademoiselle Brigitte est partie ?... Elle n'est plus à Paris ?

Mme von Schwartzkoppen ne répondit pas immédiatement et le jeune homme reprit sur un ton désespéré :

— Est-ce qu'elle ne va pas revenir ?

— Pas pour quelque temps, en tout cas, parce qu'elle est en train de préparer son mariage.....

Mathieu se mordit les lèvres.

Un tourbillon de pensées tumultueuses s'agitait dans son esprit.

Brigitte était donc sur le point d'épouser Fritz von Stetten ?..... Elle allait devenir la compagne de cette espèce de brute ?

Comment avait-elle pu consentir à cela si, comme Mathieu en avait eu l'impression très nette, elle avait peu d'amour pour lui ?

Mais peut-être s'était-il trompé... Peut-être s'était-il simplement fait cette illusion assez commune qui consiste à prendre ses propres désirs pour la réalité...

— Allons, Monsieur Dreyfus ! s'exclama soudain la femme de l'attaché militaire ; il n'y a pas de raison, après tout, pour que nous ne parlions pas avec une parfaite sincérité... J'ai très bien compris que votre visite n'avait pas seulement un but de politesse conventionnelle... Je comprends que vous vous intéressiez beaucoup à Brigitte et, au risque de commettre une petite indiscretion, je vais vous confirmer une chose que vous avez certainement déjà devinée : c'est que vous n'êtes pas du tout indifférent à

ma nièce... Brigitte n'est qu'une petite fille et les petites filles deviennent facilement amoureuses !... Mais vous n'ignorez certainement pas que ces flammes de jeunesse ne sont généralement que des feux de paille qui ne tardent pas à s'éteindre...

Un sourire d'amertume infinie apparut sur les lèvres de Mathieu. Après une courte hésitation, il fixa son regard sur les yeux de Madame von Schwartzkoppen et lui dit :

— C'est précisément pour cette raison que Mademoiselle von Sheden, s'est trouvée obligée de retourner précipitamment en Allemagne, n'est-ce pas ?

Et, tandis qu'il disait cela, une sorte d'amer reproche vibrait dans sa voix.

La femme de l'attaché militaire haussa les épaules et répondit :

— C'était le seul moyen d'éviter de sérieux ennuis à Brigitte... Si elle était restée ici, elle aurait fini par attraper des crises de nerfs !... Vous n'ignorez sans doute pas qu'elle était déjà fiancée avec Fritz von Stetten de sorte qu'elle se trouvait en présence d'une alternative assez pénible : Ou bien tenir sa parole, ou bien écouter la voix de son cœur... Me comprenez-vous, Monsieur Dreyfus ?

Mathieu ne répondit pas. Son regard paraissait concentré sur un point imaginaire et lointain.

— En écoutant la voix de son cœur, elle serait allée vers le bonheur, fût-il enfin à mi-voix. Le bonheur de ceux qui s'aiment sincèrement...

Madame von Schwartzkoppen laissa échapper un soupir.

— Qui peut prévoir ce que l'avenir nous réserve, Monsieur Dreyfus ? dit-elle doucement. Il n'est vraiment pas possible de dire, par exemple, si un mariage entre ma nièce et vous aurait été un bien ou un mal... Mais ce qui est certain, c'est que cela aurait été l'origine de toute une

suite de querelles de famille et de tribulations à n'en plus finir pour le père et les frères de Brigitte... Parce que Fritz von Stetten n'est pas de ceux qui renoncent si facilement à ce qu'ils estiment leur être du...

« Et comme ma nièce est encore presque une enfant, toutes ces disputes qui n'auraient pas manqué d'avoir lieu auraient certainement eu une répercussion des plus fâcheuses sur sa santé physique aussi bien que son état moral...

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincue... Par contre, je suis sûre de ce que, dès quelle aura réussi à vaincre la nostalgie produite par cette séparation, elle finira bien par se résigner et par accepter son destin avec toute la sérénité voulue... Mais naturellement, cela ne l'empêchera pas de se souvenir toujours avec une immense gratitude de celui à qui elle doit la vie... Et si vous avez réellement une sincère affection pour elle, Monsieur Dreyfus, vous l'aidez vous-même à recouvrer sa tranquillité d'esprit...

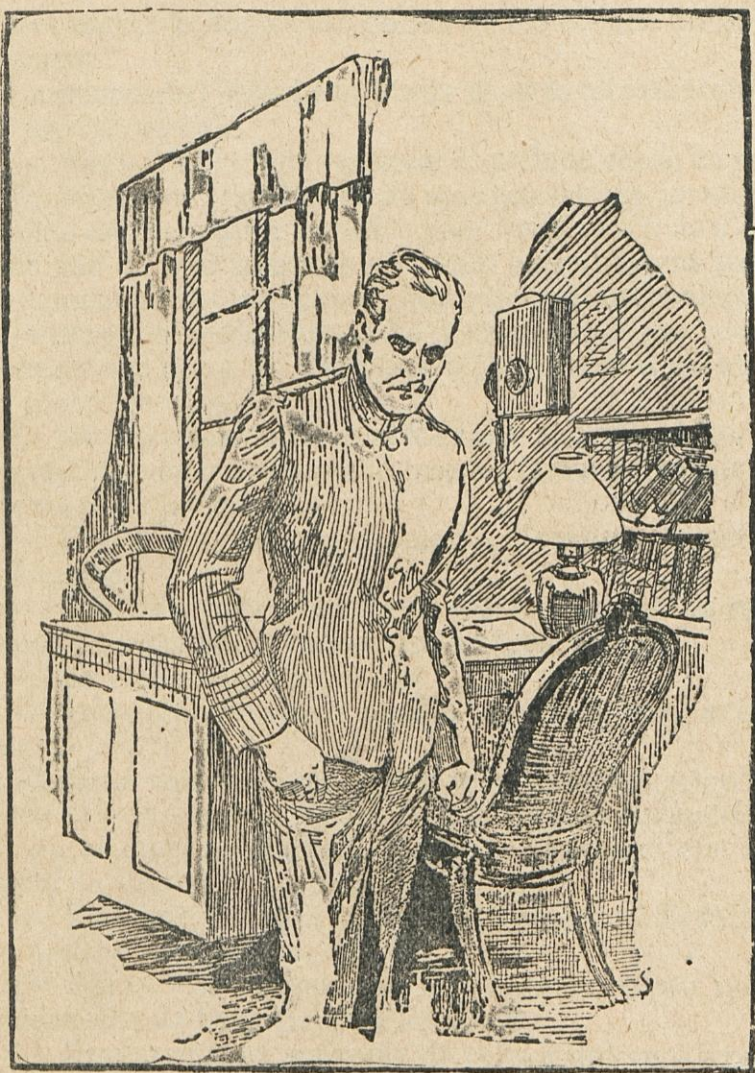
Mathieu regarda Madame von Schwartzkoppen comme s'il n'avait pas compris.

— Moi ? fit-il avec un air stupéfait. Que pourrai-je donc bien faire pour l'aider à récupérer sa tranquillité d'esprit ?

— Ecoutez-moi Monsieur Dreyfus... Si, malgré tout ce que je vous ai dit, vous avez encore l'intention d'écrire à Brigitte pour vous remettre en relations avec elle, je vous conjure d'y renoncer... Ayez pitié de la pauvre petite et épargnez-lui la peine de décider elle-même ce qui a déjà été décidé pour elle... Dans l'intérêt de la famille von Sheden, il convient que ma nièce tienne sa parole envers Fritz... Pour cette raison, je vous demande de ne plus penser à elle...

Mathieu eut un geste de désespoir.

— Ne plus penser à Brigitte !



...Mais il ne fut pas possible de détacher sa pensée des soupçons qui le torturaient (Page 556).

Ces mots s'échappèrent de ses lèvres comme un gémissement.

La femme de l'attaché militaire fit de la tête un signe affirmatif et reprit :

— Nous devons tous renoncer à quelque chose en ce monde, Monsieur Dreyfus !... Je sais que ce que je vous demande est un pénible sacrifice pour vous, et s'il ne s'agissait que de moi même je n'oserais certainement pas vous demander une telle chose... Mais il s'agit du bonheur d'une enfant qui m'est chère... Le destin a voulu que vous la rencontriez alors qu'elle était déjà promise à un autre... Résignez-vous donc...

Le ton suppliant sur lequel Madame von Shwartzkopp en avait prononcé ces mots fit une profonde impression sur le cœur du jeune homme.

— Est-ce que j'ai votre promesse, Monsieur ? insista l'Allemande.

— Oui... Je vous promets de me résigner et de renoncer, répondit Mathieu avec un profond soupir.

— Et vous ne lui écrirez pas ?

— Je ne lui écrirai pas, promit le jeune homme avec fermeté.

Madame von Shwartzkopp le reconduisit jusqu'à la porte et prit congé de lui avec la plus grande cordialité. Mais au moment où il allait descendre l'escalier, elle le rappela en disant :

— Monsieur Dreyfus !... Attendez un peu !... Je veux vous donner quelque chose...

Ce disant, elle courut vers la cheminée, y prit une photographie de Brigitte et la lui remit.

— Prenez ceci en souvenir de celle à qui vous avez si courageusement sauvé la vie ! conclut-elle.

Le jeune homme lui adressa un regard de gratitude, la remercia avec effusion, puis s'éloigna définitivement, tandis que Madame von Shwartzkopp regagnait son

appartement en essuyant ses yeux où des larmes venaient d'apparaître.

Jamais de sa vie elle n'avait éprouvé une telle émotion.

L'âme étreinte de douleur, Mathieu reprit le chemin de son domicile en marchant comme un automate, le regard fixé vers le sol.

Comment se résigner à une séparation définitive avec celle qu'il aimait tant ?

Arrivé chez lui, il s'enferma dans son cabinet de travail et se mit à contempler la photographie de Brigitte von Sheden.

Il regarda longuement la gracieuse image, perdu dans de douloureuses pensées, puis il la mit dans un tiroir et se levant avec un sourire d'amertume, il se mit à se promener à travers la pièce.

— Puisque c'est nécessaire à sa tranquillité et à son bonheur, se dit-il, je n'ai plus qu'à faire abstraction de mes propres sentiments et souffrir en silence... S'il en est ainsi, c'est que telle est la volonté de Dieu !

Et, par un grand effort de volonté, Mathieu réussit à recouvrer tout son calme extérieur. Personne, en le voyant à ce moment n'aurait pû deviner qu'il venait de perdre la plus chère illusion de sa vie...





CHAPITRE LXXXI.

DEPIT ET CONSOLATION.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le transfert d'Alfred Dreyfus à l'Ile du Roi quand le commandant du Paty apprit que Monsieur Félix Faure, le nouveau président de la République qui venait de remplacer Casimir Périer, désirait lui parler.

Le commandant fronça les sourcils, se demandant ce que pouvait bien lui vouloir le chef de l'Etat ?

Néanmoins, il partit tout de suite pour se rendre à l'Elysée.

Quand il fut introduit en présence de Félix Faure, ce dernier, assis derrière une immense table à écrire, était en train de consulter un document étalé devant lui.

En voyant entrer l'officier, il répondit à son salut par une légère inclination de la tête.

Puis il lui demanda :

— C'est bien vous qui avez agi en qualité de juge d'instruction en ce qui concerne l'affaire Dreyfus, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur le président...

— Bien... Veuillez vous asseoir...

Et le puissant personnage indiqua un siège d'un geste de la main.

Le commandant du Paty n'avait pu se défendre d'une certaine inquiétude en entendant parler encore une fois de l'affaire Dreyfus.

Etait-il arrivé quelque chose d'extraordinaire ?... La chose n'avait-elle pas été entièrement liquidée par la déportation du traître ?

Tandis que l'officier se laissait aller au cours de ses pensées, Félix Faure continuait toujours d'examiner le papier qui se trouvait étalé sur la table...

Finalement, il releva la tête et dit :

— La femme de Dreyfus a présenté une supplique pour demander l'autorisation d'aller s'établir à l'Ile du Roi et de pouvoir rendre visite à son époux à intervalles aussi fréquents que possible...

Le commandant eût un petit geste de contrariété.

— Je vous ai fait appeler pour vous demander votre opinion au sujet de cette requête, commandant, reprit le président de la République. Pensez-vous qu'il conviendrait d'y donner suite ?

— Jamais ! s'écria du Paty avec une telle véhémence que le chef de l'Etat en fut étonné.

Il se mit à le regarder plus attentivement et constata que ses yeux scintillaient de colère tandis que son visage était contracté par une expression de haine indicible.

— Pourquoi vous irritez-vous à ce point ? commandant, lui demanda-t-il avec curiosité.

Le misérable dut faire un grand effort pour se dominer. Il avait l'intention de faire tout son possible pour que la requête de Lucie soit rejetée, parce que, dans le cas contraire, il aurait dû renoncer définitivement à son projet de conquérir la jeune femme.

Or, il était plus amoureux d'elle que jamais. Et depuis qu'elle était venue le voir chez lui, il était persuadé de ce que son rêve n'était plus bien loin de se transformer en réalité.

Félix Faure devina son inquiétude, malgré tous les efforts qu'il faisait pour la cacher.

— Mais... Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il enfin, non sans une certaine impatience.

Du Paty prit alors le parti de feindre une indignation sans bornes.

— Mon patriotisme, tous mes sentiments de gentilhomme et d'officier français se révoltent en présence de l'impudence de cette femme ! s'écria-t-il, et je suis persuadé de ce qu'elle n'a présenté cette supplique que dans le but de préparer l'évasion de son mari...

Le président ne répondit pas immédiatement. Il resta un bon moment en train de contempler la pointe de ses doigts, dans une attitude rêveuse et pensive. Enfin, il reprit :

— Vous êtes donc de ceux qui considèrent que Madame Dreyfus est responsable de la tentative d'évasion qui a eu lieu à la prison du Cherche-Midi ?

Le commandant parut s'énervier encore plus que jamais.

— Non seulement j'en suis persuadé, Monsieur le président, mais j'en suis absolument certain ! s'écria-t-il, je connais cette femme et je sais qu'elle est un véritable démon, capable absolument de tout !... Vous pouvez être sûr, Monsieur le président, que si on lui permet de s'installer à l'Ile du Roi, elle n'y restera pas bien longtemps, ni son mari non plus !

Le chef de l'Etat interrompit l'officier d'un geste autoritaire.

— J'ai l'impression, dit-il, que vous montrez un peu plus de haine envers Dreyfus qu'il ne serait strictement nécessaire...

A ces mots, qui pouvaient signifier bien des choses, du Paty devint subitement pâle.

Voulant à tout prix masquer son trouble, il mit sa

main sur son cœur et s'écria avec emphase :

— Monsieur le président...

Mais Félix Faure ne le laissa pas continuer.

— Je sais déjà ce que vous allez dire, interrompit-il froidement. Je suis convaincu de ce que vous avez accompli fidèlement votre devoir... Néanmoins, il me semble que le crime de Dreyfus a été suffisamment puni par la dégradation militaire et la déportation à perpétuité, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'y ajouter des cruautés inutiles... Tenez... Lisez vous-même la supplique qui m'a été adressée par Madame Lucie Dreyfus, et je suis convaincu de ce que vous en serez ému comme je l'ai été moi-même... Un peu de sentiment humanitaire ne ferait aucun tort à votre patriotisme...

Ce disant, le président de la République tendit au commandant la lettre de Lucie. Du Paty la parcourut rapidement du regard, puis il la rendit au chef de l'Etat en disant :

— Ceci ne saurait me faire changer d'avis, Monsieur le président. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit...

— Pourtant, le général Zurlinden et le colonel Picquart sont d'avis que l'on pourrait, sans aucun inconvénient faire droit à cette requête...

— Je ne puis que le regretter, Monsieur le président, répondit le commandant en essayant de se donner un air plein de dignité. J'admets que Madame Dreyfus expose son point de vue en un style fort élégant et fort dramatique qui serait sans doute de nature à faire une puissante impression sur une personne non prévenue... Mais cela n'empêche que je tiens cette femme pour une personne de mauvaise foi et que je crois fermement qu'elle n'a pas autre chose en vue que de faire évader son époux...

— Et moi, dit le président, je regrette que votre opinion ne coïncide pas avec celles du général Zurlinden et du colonel Picquart, que je connais pour être des hommes

fort pondérés et de bon conseil... De toute façon, je ne me sens pas capable de refuser de suivre, l'impulsion de ma conscience qui m'ordonne de me montrer compatissant... Dreyfus a sans doute commis un crime abominable, mais, après tout, il n'a causé la mort de personne et il n'est pas indispensable de nous comporter comme des barbares...

Sur ce, prenant une plume, le président la trempa dans l'encre rouge et, d'une large écriture, il traça ces mots en travers de la supplique.

« Vu et accordé ».

Puis il apposa sa signature et l'avalisa par le sceau d'Etat.

Du Paty était en proie à une véritable fureur, d'autant plus pénible qu'il était bien obligé de la cacher, non seulement par respect pour le président de la République, mais encore par crainte de se compromettre en laissant trop clairement voir qu'il était animé d'un parti-pris personnel, que Félix Faure avait probablement déjà soupçonné.

Néanmoins, ce fut tout juste s'il ne laissa pas échanger un blasphème quand le président lui tendit le document et lui dit :

— Tenez, commandant du Paty... Vous me ferez le plaisir d'aller porter ça à Madame Dreyfus, n'est-ce pas ?

La gorge serrée de haine, le misérable s'inclina et murmura :

— A vos ordres, Monsieur le Président...

Et il sortit de la pièce tandis que Félix Faure le suivait d'un regard curieux et pas trop bienveillant.

La mauvaise humeur à laquelle le commandant du Paty était en proie se calma presque immédiatement après qu'il fut sorti du cabinet de travail du président de la République, car il venait de penser à une chose qui le faisait sourire de joie.

— Après tout, se disait-il, c'est une bien belle idée

que le président a eue en me chargeant d'aller remettre cette lettre à Lucie... Celà me permettra de jouer encore une fois, et avec plus de vraisemblance que jamais, le rôle d'un ami dévoué... Je tâcherai de lui faire comprendre que c'est moi qui suis arrivé à persuader Félix Faure de faire droit à sa requête... Et rien ne m'empêchera de lui raconter que çà n'a pas été sans peine !

En sortant de l'Elysée, le misérable prit un fiacre pour se faire reconduire chez lui où il procéda à une toilette extrêmement soignée, prenant soin de bien se lisser les moustaches avec beaucoup de brillantine.

Quand ce fut terminé, il se regarda dans la glace avec un air satisfait et jugea qu'il serait irrésistible.

Cette fois, Lucie devrait forcément tomber dans ses bras !

Une demi-heure plus tard, il se faisait annoncer chez Madame Dreyfus et, le cœur palpitant d'émotion, il pénétra dans le salon où la servante l'introduisit.

Lucie ne le fit guère attendre et, dès qu'elle parut, il s'avança vers elle avec un air avantageux, lui prit la main et y appuya longuement ses lèvres.

Malgré la profonde répugnance qu'il lui inspirait, la jeune femme le laissa faire.

Elle était sur le point de lui demander quel était le motif de sa visite quand il s'exclama avec une emphase exagérée :

— Réjouissez vous, Madame... Je suis venu vous apporter une bonne nouvelle...

— Une bonne nouvelle ? répéta Lucie sur un ton encore incrédule. De quoi s'agit-il, Monsieur le commandant Serais-ce au sujet de ma supplique ?

— Précisément !... Je viens d'avoir une longue conversation avec le président de la République... Vous ne sauriez imaginer le mal que j'ai eu à le convaincre, mais j'ai quand même fini par y arriver... Grâce à mon inter-

vention, vous allez pouvoir vous installer à l'Île du Roi et vous pourrez voir votre mari deux fois par semaine...

Un sourire de joie apparut sur le visage de la jeune femme tandis que des larmes perlaient à ses cils.

— Vraiment, Monsieur le commandant ? fit-elle. On a bien voulu m'accorder cette faveur ?

— Certainement... Voici votre supplique... Vous allez pouvoir voir de vos propres yeux la signature du président Félix Faure...

Ce disant l'officier lui tendit le papier qu'il venait de retirer de son portefeuille.

Avant même d'avoir déplié la feuille, la jeune femme distingua les mots : « Vu et Accordé » écrits à l'encre rouge et elle laissa échapper un soupir de soulagement.

Après tout ce qu'elle avait souffert, ceci lui apparaissait comme un bonheur immense.

Du Paty fixait sur elle un regard protecteur et il lui dit après une courte pause :

— Vous voyez à quoi peut servir un ami dévoué, Madame ?... Sans mon énergique intervention, vos n'auriez certainement pas obtenu ceci... Le président se montrait, pour commencer, inflexible, inexorable... Mais j'ai su lui démontrer que maintenant que la justice avait sévi dans toute sa rigueur, c'était la voix du cœur qu'il fallait laisser parler... En somme, j'ai parlé pendant plus d'une heure, réfutant l'une après l'autre toutes les objections qu'il soulevait, jusqu'à ce que, finalement, je sois arrivé à lui arracher sa signature...

Le misérable avait dit tout cela avec tant de chaleur et d'enthousiasme que Lucie avait cru de bonne foi à ses mensonges éhontés.

Dans un élan de gratitude spontanée, elle lui tendit la main.

— Comment pourrai-je jamais vous démontrer ma reconnaissance, commandant ? s'exclama-t-elle avec ingénuité

Du Paty lui répondit par un coup d'œil significatif et il s'approcha d'elle presqu'au point de la toucher.

Et, comme elle avait baissé la tête dans l'intention d'éviter que leurs regards se rencontrent, le misérable jugea que le moment opportun était venu.

— Je ne vous demande pas autre chose que la permission de pouvoir rester toujours votre ami dévoué, Madame, répondit-il sur un ton insinuant. Je voudrais être pour vous un ami auquel vous aurez recours chaque fois que vous aurez besoin d'une aide ou d'un conseil... Puis-je avoir cette certitude ?

Tout à coup, Lucie se rendit compte de ce qu'il cherchait à l'attirer contre lui. Et, malgré la gratitude infinie qu'elle croyait lui devoir, elle ne se sentit pas capable de vaincre son instinctive répugnance.

— Excusez-moi, commandant, fit-elle en se dégageant, je veux aller annoncer cette bonne nouvelle aux enfants... Je veux aller dire à ces pauvres petites créatures que, grâce à vous, elles pourront bientôt revoir leur papa...

L'officier se mordit les lèvres de dépit, car il avait parfaitement compris que ceci n'était qu'une feinte.

Il avait compté sur une telle explosion de joie et de reconnaissance de la part de Lucie qu'il avait pensé qu'il pourrait la serrer dans ses bras et l'embrasser tout à son aise sans qu'elle songe un seul instant à protester. Et voilà que tout ce qu'il obtenait était une sèche formule de remerciements et une petite poignée de mains !

Il était terriblement désappointé, mais il comprenait que s'il voulait atteindre son but un jour ou l'autre, il fallait absolument qu'il cache son désappointement et qu'il n'agisse qu'avec la plus extrême prudence...

Mais quand allait-il pouvoir atteindre ce but tant désiré ?

A en juger par la façon dont les choses s'annonçaient

il était à craindre que ça allait demander bien du temps !

Prenant le parti de faire contre mauvaise fortune bon cœur, il sourit de la situation quelque peu grotesque dans laquelle il se trouvait.

— Je ne veux pas abuser plus longtemps de vos précieuses minutes, chère Madame, dit-il sur un ton soigneusement étudié. Courez donc auprès de vos enfants et annoncez leur la bonne nouvelle... Au revoir, Madame... Comptez toujours sur mon inaltérable dévouement...

De nouveau, Lucie lui tendit la main. Il retint longuement entre les siens les doigts effilés de la jeune femme, y déposa un baiser et se retira.

Quand il fut parti, Madame Dreyfus laissa échapper un soupir de soulagement. Sortant du salon, elle se dirigea vers la pièce où elle avait laissé les enfants et les trouva en train de jouer avec Mathieu qui venait d'arriver et qui leur avait apporté un superbe chemin de fer mécanique.

Le jeune homme, agenouillé par terre était très occupé à montrer aux deux petits comment il fallait s'y prendre pour faire fonctionner le train.

— Mathieu ! s'exclama la jeune femme en s'approchant de son beau-frère qui ne l'avait pas vue entrer.

Un tel enthousiasme vibrait dans sa voix que le jeune homme releva la tête avec un geste de surprise.

— Mathieu ! reprit-elle sur un ton transporté de bonheur, je viens de recevoir l'autorisation d'aller demeurer à l'Ile du Roi !... Je pourrai voir Alfred !... Ma supplique a été favorablement accueillie...

— Vraiment ?

Le frère du déporté se redressa brusquement, sans s'apercevoir ce que l'un des wagons du petit train était resté accroché à son pantalon et qu'il venait de provoquer une épouvantable catastrophe.

— Dieu soit loué ! s'exclama-t-il. Cela fait déjà une

grande différence... Alfred ne se sentira plus si seul et si abandonné et celà lui donnera la force de résister jusqu'à ce que son innocence ait été démontrée.

Puis se tournant vers les enfants, elle les embrassa tendrement et leur dit :

— Réjouissez-vous, mes petits... Bientôt vous allez revoir votre papa !

— Vraiment ? demanda Pierrot, dont les yeux s'étaient mis à scintiller de joie. Quand va-t-il revenir ?

— Nous n'attendrons pas qu'il revienne, intervint Lucie avec un soupir de résignation. C'est nous qui irons le voir...

— Quand comptes-tu partir, Lucie ? demanda le jeune homme.

— Le plus tôt possible... Je vais préparer les bagages ce soir-même...

— Mais je veux savoir exactement l'heure où il te conviendra de partir, de façon à ce que nous puissions faire le voyage ensemble... Car je veux aller là-bas moi aussi...

— Comment, tu veux aller à l'Ile du Roi ?

— Certainement... Et même y rester...

— Y rester ?... Et tes affaires ?

— Tant pis pour mes affaires si elles en souffrent !...

En comparaison des souffrances que doit endurer Alfred je ne trouve pas que des considérations de cette espèce aient beaucoup d'importance...

Lucie posa sur son beau-frère un regard empreint d'une expression de tendresse infinie, puis elle se jeta à son cou et l'embrassa avec fougue.

— Merci, Mathieu ! s'exclama-t-elle avec un accent de gratitude infinie.

— Pourquoi me remercier, Lucie ? Alfred n'est pas seulement ton époux, il est aussi mon frère...

— Tu as raison, Mathieu... Mais il n'en est pas moins

vrai que le sacrifice que tu es disposé à faire, dénote une grandeur d'âme dont on ne saurait trouver de fréquents exemples à l'époque où nous sommes...

À ce moment, Lucie éprouvait une véritable joie. En outre, de la satisfaction que lui procurait l'idée qu'elle allait bientôt revoir son mari, elle éprouvait un grand soulagement de se voir aidée et soutenue par l'excellent Mathieu qui faisait incontestablement preuve d'une rare noblesse de caractère.

Et sous la douce impression d'un tel soulagement la fleur de l'espérance recommençait de croître en son cœur meurtri par tant d'angoisses et d'indicibles chagrins.

CHAPITRE LXXXII.

DE NOUVELLES AMERTUMES.

Quelques jours plus tard, Lucie Dreyfus, accompagnée de son beau-frère et de ses enfants, débarquait à l'Ile du Roi.

Les quatre personnes s'installèrent provisoirement dans un petit hôtel, ou, pour mieux dire, une fort primitive auberge, puis Mathieu sortit seul pour se mettre en quête d'un logement plus convenable. Il voulait éviter à Lucie l'humiliation et le désagrément de devoir rester dans un endroit qui était vraiment trop misérable.

Malheureusement, il fut assez mal reçu dans les maisons où il se présenta dans le but de louer un appartement car la nouvelle de l'arrivée de la famille du « traître Dreyfus » s'était répandue dans l'Ile avec la rapidité d'une traînée de poudre et les habitants n'étaient nullement

disposés à accueillir les nouveaux venus avec bienveillance.

Mais, malgré les rebuffades parfois assez grossières qu'il recevait, le brave Mathieu ne se découragea point et, finalement, il parvint à louer une petite maison de pêcheur située à la pointe extrême de l'île.

— Je regrette beaucoup de n'avoir pû trouver quelque chose de mieux, dit-il à sa belle-sœur tandis qu'ils s'acheminaient vers leur nouvelle résidence. Mais je te jure que j'ai fait tout mon possible !

— Je n'en doute pas mon cher Mathieu, répondit affectueusement la jeune femme. Ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance... En égard aux malheurs que nous avons subis ces temps derniers, le fait de devoir vivre dans une maison incommode peut-être considéré comme quantité négligeable...

A vrai dire, si la petite maison était fort pauvre, elle ne manquait pas d'un certain charme qui lui était conféré par la vue magnifique que l'on avait de ses fenêtres. Quant au propriétaire de cette demeure, c'était une espèce de vieux loup de mer qui, malgré son âge évidemment très avancé paraissait doué d'une vigueur presque extraordinaire. En tout cas, il avait la taille d'un cyclope et la carrure d'un hercule.

Il accueillit ses locataires sans beaucoup de paroles, se bornant à dire ce qui était strictement nécessaire, mais son accueil, pour taciturne qu'il fut, était empreint d'une sorte de rude cordialité qui fit sur la jeune femme une impression des plus favorables.

Le vieux Pierre — c'était sous ce nom qu'on le connaissait — était une sorte d'original et dans le pays, il y avait beaucoup de gens qui pensaient qu'il n'était pas tout à fait sain d'esprit. Ceci tenait en grande partie à ce qu'il fuyait comme la peste la compagnie des bavards et qu'il ne disait jamais de mal de personne. Ce jour-là il